

Charybde et Scylla

« **N**OUS ATTEIGNÎMES l'île de Circé à l'aube. Avertie de notre retour, la déesse accourut aussitôt sur la plage.

— Vous êtes vivants ! Alors que les simples Mortels ne connaissent la mort qu'une fois, vous, vous la verrez deux fois. Mais venez dans mon palais vous restaurer avant de reprendre la mer demain. Ulysse, je te dirai quels nouveaux dangers t'attendent et les moyens de les éviter si tu suis mes conseils.

C'est ainsi que nous passâmes tout le jour à manger et à boire. Quand la nuit fut venue, Circé me prit par la main et m'entraîna loin de mes compagnons couchés auprès de nos noirs vaisseaux. Toute la nuit durant, elle me mit en garde contre les périls qui jalonnaient notre retour. Elle me parlait encore que déjà paraissait l'aube aux doigts de rose. Je regagnai alors la plage. En hâte, je réveillai mes hommes ; nous nous embarquâmes alors qu'une bonne brise envoyée par Circé gonflait nos voiles. Quand tous furent à leur poste, je leur dis :

— Si vous voulez éviter la mort, je vais maintenant vous révéler ce que m'a confié Circé. Tout d'abord, nous passerons au large de l'île des Sirènes. Il nous faudra éviter d'écouter leurs voix ensorcelantes. Moi seul aurai le droit de les entendre mais vous m'attacherez au mât avec des

liens solides. Et si je vous ordonne de me détacher, n'en faites rien. Au contraire, resserrez les nœuds.

À peine avais-je terminé qu'apparaissait l'île des Sirènes dont les rivages sont bordés par les os blanchis de ceux qui se sont approchés pour les mieux écouter. Le vent tomba. Plus un souffle. La mer semblait dormir. Sans attendre, mes hommes ramenèrent les voiles et s'installèrent aux rames dont les coups blanchirent la mer d'écume. Je pris alors un grand morceau de cire que je découpai. Je le pétris entre mes doigts afin de le ramollir et j'en bouchai les oreilles de mes compagnons afin qu'ils n'entendent rien des chants maléfiques. Ensuite, ils me lièrent solidement au mât. Le navire filait au large de l'île mais les sirènes l'aperçurent. Aussitôt, elles entonnèrent leur chant envoûtant.

— Arrête-toi, noble Ulysse, pour écouter notre mélodie merveilleuse ! Aucun vaisseau ne double notre cap sans s'arrêter. Les marins écoutent nos voix harmonieuses puis repartent heureux et plus riches de savoir car nous n'ignorons rien de ce qui se passe sur la terre nourricière.

Leur chant me captivait tant que je voulus m'approcher d'elles. Je fronçai les sourcils à l'intention de mes hommes pour qu'ils me détachent. Mais eux se courbèrent davantage sur leurs rames tandis qu'Euryloque au grand cœur vint ressermer mes liens. Peu à peu l'île s'éloigna, les chants s'éteignirent dans le lointain. On me délivra et mes hommes ôtèrent la cire de leurs oreilles.

Ce fut pour entendre alors d'énormes coups sourds et voir une fumée au loin. La panique s'empara de tout l'équipage qui lâcha brusquement les rames, laissant le navire immobile sur les flots.

— Holà ! mes amis ! Courage ! N'avons-nous pas connu

pire danger avec le Cyclope ? Ne vous ai-je pas alors tiré d'affaire ? Faites ce que je vous dis. Retournez à vos places et ramez de toutes vos forces. Toi, pilote, tu vois cette fumée et ce rocher ? Il te faut passer au large en prenant bien garde à l'écueil sinon nous mourrons.

Je ne leur précisai pas que cet écueil était la terrible Charybde que Circé m'avait longuement décrite. Les coups sourds que nous avions entendus, c'était elle. Elle qui, sur son rocher surmonté d'un grand figuier, engloutit l'eau de la mer et la vomit trois fois par jour. Si un navire était pris lorsqu'elle engouffre les flots, même Zeus ne pourrait lui venir en aide. Mais si nous passions au large de Charybde, il nous fallait forcément longer l'écueil qui lui faisait face : Scylla, l'aboyeuse aux cris de petit chien. Voici son histoire, telle que Circé me l'avait contée : imaginez un rocher dont la cime se perd dans le ciel. On ne peut l'escalader tant il est lisse et glissant. À mi-hauteur, il y a une grotte. C'est là que gîte Scylla qui aboie comme une chienne. Sa vue n'est agréable ni aux dieux ni aux hommes. Elle a douze pieds, de vilains moignons, six cous immenses au bout desquels s'agitent six têtes effroyables, dont les mâchoires sont hérissées d'une triple rangée de dents serrées, pleines des ombres de la mort. Tapie à mi-corps dans sa caverne obscure, elle allonge ses cous jusqu'au dehors et pêche de là-haut dauphins et chiens de mer. Aucun navire n'est passé près d'elle sans dommage : chaque gueule du monstre enlève un marin. Je n'avais rien dit de tout cela à mes compagnons de peur de les voir abandonner les rames pour se cacher au fond du bateau.

Nous entrâmes donc dans le détroit, le cœur noué d'angoisse. D'un côté Charybde, de l'autre Scylla. Les

yeux fixés sur Charybde, nous la voyions vomir en rugissant une mer bouillonnante dont l'écume jaillissait jusqu'au haut de l'écueil. Puis elle engloutissait à nouveau les flots, découvrant les sables du fond. Mes compagnons étaient verts de peur. Soudain, des hurlements à bord : Scylla venait de s'emparer de six de mes meilleurs rameurs ! Ils crièrent, ils m'appelèrent, désespérés. Je les vis, agitant frénétiquement leurs bras et leurs jambes dans les airs. Ils criaient encore mon nom que Scylla, à l'entrée de sa caverne, les dévora tout vifs. Jamais je n'oublierai ce spectacle atroce. Mes hommes redoublèrent leurs efforts, si bien que nous parvîmes à franchir la passe maudite. Mais ce fut pour apercevoir l'île du Trident où paissent les beaux troupeaux d'Apollon, le dieu du Soleil. Même loin du rivage, nous entendions meugler les vaches et bêler les moutons. Je me souvins alors des paroles de Tirésias et de Circé.

— Amis, dis-je à mes compagnons, ne nous arrêtons pas dans cette île car Tirésias nous y a prédit de grands malheurs.

— Comme tu es dur pour nous, Ulysse ! Toi, tu es résistant, jamais fatigué. Tu nous interdis d'aborder sur cette île où nous aurions pu préparer notre dîner. Tu préfères que nous emions sur la mer alors que la nuit est prête à tomber. Mais c'est justement la nuit que surviennent les pires ourrasques qui font sombrer les navires ! Arrêtons-nous plutôt, dînons, dormons et dès l'aube nous repartirons.

Hélas ! Tous furent de cet avis.

— Euryloque, je ne peux rien seul contre vous tous. Mais jurez-moi que vous ne tuerez aucune bête des troupeaux qui sont sur cette île et que vous ne mangerez que les vivres qui sont à bord.

Tous en firent le serment. C'est ainsi que nous mouillâmes

dans un port profond près d'une eau douce. Le repas terminé, nous évoquâmes en pleurant nos compagnons dévorés par Scylla. Puis le doux sommeil alourdit nos paupières.

Au moment où la nuit pâlit, Zeus lâcha le terrible Notos. Le rivage, la mer furent noyés sous une pluie torrentielle. Dès que parut l'aube aux doigts de rose, nous tirâmes le bateau jusque dans une grotte. Là, je leur répétau :

— Nous avons à bord vivres et eau en abondance. Ne touchons pas aux troupeaux si nous ne voulons pas qu'un grand malheur s'abatte sur nous. Ces boeufs, ces brebis que vous voyez appartiennent au Soleil qui voit tout, entend tout.

Pendant un mois entier, le Notos souffla jour et nuit si bien que les vivres vinrent à manquer. Il nous fallut pour nous nourrir chasser les oiseaux, pêcher les poissons.

Un jour, loin de mon équipage, j'allai prier les dieux avec l'espoir qu'ils m'auraient indiqué le chemin du retour. Mais l'un d'eux m'endormit.

Pendant ce temps, Euryloque tenait ce discours :

— Mourir de faim, n'est-ce pas la mort la plus cruelle qui existe ? Allons ! Tuons quelques belles bêtes que nous offrirons en sacrifice aux Immortels. De retour à Ithaque, nous dresserons un sanctuaire au dieu du Soleil et nous lui immolerons les plus beaux animaux de nos troupeaux. Et si Apollon demeure courroucé et exige de Zeus qu'il détruise notre navire, je préfère encore périr en mer plutôt que d'attendre la mort sur cette terre !

Et tous d'applaudir et de pourchasser les vaches aux grandes cornes qui paissaient à proximité de la proue bleue de notre vaisseau. Une fois les animaux tués, ils les dépecèrent, les découpèrent, les offrirent en sacrifice aux dieux auxquels ils adressèrent des prières et, enfin, en mangèrent la

78

viande rôtie. Quant à moi, aussitôt réveillé, je repartis en direction de la plage. C'est en approchant que je sentis la bonne odeur de viande grillée. Je compris immédiatement et m'adressant aux Immortels, je laissai éclater ma colère :

— Zeus et vous tous, dieux de l'Olympe, je suis donc maudit puisque vous avez permis à mes hommes de commettre ce crime pendant mon sommeil !

Lorsque je retrouvai mes compagnons, j'adressai à chacun de furieux reproches. Mais, hélas, il n'y avait plus rien à faire et déjà s'accomplissaient des prodiges : voici que les dépouilles des bêtes rampaient, que la chair, cuite ou crue, meuglait autour des broches. On aurait dit le cri de boeufs vivants. Pendant six jours, mes hommes mangèrent à satiété. Le septième jour, Notos s'apaisa et nous embarquâmes sans attendre. Mais à peine étions-nous en pleine mer que le Zéphir hurlant se mit à souffler. Une bourrasque rompit le mât qui fracassa la tête du pilote. Zeus tonna, foudroya notre vaisseau. Mon équipage fut précipité à la mer tant les vagues étaient violentes. Éparpillés, mes hommes se noyèrent l'un après l'autre, un dieu leur interdisant le retour à bord. Moi, je courais ici et là. Soudain, la proue se disloqua et fut emportée par les flots contre le mât. Je m'agrippai à ce dernier et réussis à attacher ensemble proue et mât avec un morceau de cuir. Je parvins à m'asseoir et me laissai emporter par ces vents. Grâce au père des dieux, j'échappai une fois encore à Charybde et Scylla et, neuf jours durant, j'errai sur la mer. Le dixième jour, j'échouai sur les rivages d'Ogygie, l'île de Calypso, la nymphe aux cheveux boudés. Elle me recueillit et m'aima. >>

— Mais à quoi bon poursuivre la suite que je vous ai déjà contée, à toi Alkinoos et à ton épouse.